Liturgies chrétiennes en Occident, de l'Antiquité tardive à l'époque moderne

Philippe Bernard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/3322>

DOI : 10.4000/asr.3322

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2020

Pagination : 187-192

ISBN : 978-2909036-48-9

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Philippe Bernard, « Liturgies chrétiennes en Occident, de l'Antiquité tardive à l'époque moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 127 | 2020, mis en ligne le 31 juillet 2020, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/3322> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.3322>

*Liturgies chrétiennes en Occident,
de l'Antiquité tardive à l'époque moderne*

Philippe BERNARD

Directeur d'études

ON a donné cette année la conférence inaugurale d'une direction d'études nouvelle, qui sera consacrée aux liturgies chrétiennes en Occident, de l'Antiquité tardive à la fin de l'époque moderne. Ce fut l'occasion, pour le nouveau directeur d'études, de s'exprimer sur la conception qu'il se faisait de sa discipline.

Historien de formation avant tout, il est en effet le contraire d'un spécialiste. Il entend donc partir de l'histoire pour retourner à l'histoire et, pour ce faire, étudier l'ensemble des rituels chrétiens, indépendamment des hiérarchies théologiques et de leurs jugements de valeur historiquement situés (le « septénaire des sacraments » devant par exemple l'emporter en importance et en intérêt sur les simples « sacramentaux »), et sur la plus longue durée, sans privilégier aucune période, exploitant ainsi au maximum les possibilités que lui offre l'intitulé de sa chaire.

Il n'est pas davantage un théologien qui, utilisant des faits historiques, aurait vocation à passer insensiblement du constat de fait au jugement de droit. Il n'est cependant pas non plus un historien qui, faute de perspective historiographique, serait théologiquement naïf : même s'il ne saurait avoir toute l'acribie des grands érudits gallicans de l'âge classique, le contexte ayant évidemment changé, il n'en a pas moins conscience de tout ce que sa discipline doit aux controverses doctrinales et à l'érudition confessionnelle de l'époque moderne, dont les acteurs se sont chargés de sélectionner les sources, de les constituer en séries en fonction des buts qu'ils poursuivaient et des conclusions auxquelles ils souhaitaient aboutir, et finalement de les mettre en œuvre au moyen et dans le cadre de problématiques extrinsèques à l'histoire. La plus grande vigilance historiographique est en effet de mise, quand on sait le rôle structurel et structurant des controverses religieuses de l'époque moderne, où investigation liturgique et engagement ecclésiologique

étaient liés, et les distorsions induites sur les travaux liturgiques par la confessionnalisation de l'érudition¹.

Quelques principes essentiels ont donc été retenus par le nouveau directeur d'études : la nécessaire réhabilitation de l'histoire des rituels en contexte chrétien, l'obligation de pratiquer un comparatisme bien tempéré, en construisant – s'il y a lieu – des comparables, pour reprendre la belle formule de Marcel Détienné, l'indispensable historicisation d'approches longtemps dominées par les polémiques confessionnelles, et enfin, comme corollaire, l'exigence cardinale de vigilance historiographique.

Et pour commencer, le liturgiste doit réhabiliter la notion de rituel pour devenir (ou redevenir) capable de comprendre le ritualisme, sa logique et ses raisons, et en particulier le besoin de produire des énoncés objectifs et d'échapper ainsi à ce que John Scheid a justement nommé « la tyrannie du subjectif ».

La redécouverte de ce principe fondamental doit en outre conduire le liturgiste à rejeter la dissociation, survenue au début de l'époque moderne, entre l'histoire des rituels et celle des doctrines, et à y voir avant tout le résultat du préjugé hostile à un ritualisme que la modernité, tant réformée que catholique, a alors cessé de comprendre. Si ce rejet est traditionnellement fort dans la Réforme protestante², il n'en constitue pas moins un important courant dans le catholicisme romain, notamment dans le discours de sa frange rigoriste³.

Naturellement, cette réhabilitation du rite doit se garder des apories de la sociologie religieuse, et notamment de tout ce qui se rapprocherait d'un comptage des pratiques⁴ : on ne doit pas se contenter du geste, mais chercher à remonter au sens, et sans chercher à établir de lien mécanique entre les deux plans, comme si la répétition du geste était synonyme de ferveur, *a fortiori* dans des sociétés sacrales marquées, on le sait, par le quasi-unanimité de la pratique religieuse⁵.

-
1. J'entends ici saluer respectueusement les travaux de mon ami Michel-Yves Perrin, et en particulier sa grande *Civitas confusionis. De la participation des fidèles aux controverses doctrinales dans l'Antiquité chrétienne*, Paris 2017, ici p. 27-44, à l'enseignement duquel je dois d'avoir acquis cette indispensable sensibilité historiographique.
 2. C. GROSSE, *Les rituels de la Cène : le culte eucharistique réformé à Genève (XVI^e-XVII^e siècle)*, Genève 2008 (Travaux d'humanisme et Renaissance, 443).
 3. J'entends par là rendre hommage aux travaux de Jean-Louis Quantin, et notamment à son admirable *Catholicisme classique et les Pères de l'Église. Un retour aux sources (1669-1713)*, Paris 1999 (Collection des études augustinienne – Série Moyen-Âge et temps modernes, 33).
 4. Cf. D. JULIA, « L'historien et le pouvoir des clés. Alphonse Dupront », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques* 7 (1991), § 9, p. 5. En ligne, DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.2837>, consulté le 2 juillet 2020. Cf. les justes critiques de R. MOLS, « Emploi et valeur des statistiques en histoire religieuse », *Nouvelle revue théologique* 86 (1964), p. 388-410, contre les laborieux et naïfs comptages de J. TOUSSAERT, *Le sentiment religieux en Flandre à la fin du Moyen-Âge*, Paris 1963.
 5. Cf. S. BONNET, *À hue et à dia. Les avatars du cléricalisme sous la V^e République*, Paris 1973, p. 32-33 et p. 120, qui cherche à faire ressortir l'absence d'isomorphisme entre les pratiques et la ferveur ou les convictions, au moyen d'un rapprochement avec l'abstentionnisme électoral des ouvriers communistes de Lorraine.

Pour y parvenir, le liturgiste doit d'appuyer sur un comparatisme bien tempéré. Plutôt que de tenter – comme cela a été vainement entrepris à mainte reprise – de dresser des listes d'hypothétiques parallèles entre les rituels des « religions de Rome » et ceux de la liturgie chrétienne, il m'est en effet apparu qu'il valait mieux considérer ces rapprochements comme un moyen de pratiquer un décentrement, indispensable au liturgiste pour se défaire des conditionnements de la religion tridentine qui, depuis le milieu du xvii^e siècle, centre tout sur le prêtre, sur la messe et plus généralement sur la notion médiévale de sacrements, dont le septénaire n'a été forgé, dans les universités, qu'au xii^e siècle, et qui ravale tout le reste – bénédictions et malédictions, exorcismes, purifications, ordales, processions – au rang de simples sacramentaux, alors que ces rituels constituaient pourtant l'essentiel des pratiques liturgiques du christianisme tardo-antique et de la religion médiévale vécue tant par les fidèles que par une partie importante du clergé. Seul un tel décentrement permet donc au liturgiste de se réapproprier une part essentielle des rituels liturgiques latins, longtemps obliérée par la religion tridentine.

Et plus fondamentalement, ces rapprochements ont le mérite de remettre en question l'évidence trompeuse de la conception, liée au nom du théologien protestant Friedrich Schleiermacher, de « la religion », conception qui se caractérise, on le sait, par le primat de l'éthique et l'insistance sur la seule intériorité. Un comparatisme bien tempéré doit permettre au liturgiste d'aujourd'hui d'historiciser le pathos de l'« intériorité » et du « dépouillement », considérés par l'historiographie rigoriste comme les marqueurs d'un christianisme utopiquement « authentique », et de redevenir capable de comprendre à quoi servent les rituels et le ritualisme, anachroniquement dénigrés par une certaine modernité religieuse.

La question de la méthode ne se posait donc pas, puisqu'il ne pouvait s'agir, dans un tel cadre, que de la méthode historico-critique, et non d'un usage théologique de l'histoire. Les études liturgiques ne peuvent en effet être scientifiquement crédibles (et opératoires), à mon sens que moyennant l'historicisation de leur objet et de leurs approches : cela passe par l'abandon des méthodes propres à la théologie positive, dont la liturgie constituait depuis la première moitié du xvi^e siècle l'un des « lieux théologiques », c'est-à-dire un réservoir d'autorités et d'arguments destinés à démontrer le bien-fondé de spéculations théologiques.

I. Sources documentaires et liturgie

Au premier semestre, on a d'emblée cherché à briser le cercle des sacramentaires et des *ordines* carolingiens, afin de bien montrer qu'il n'était pas concevable, pour le nouveau directeur d'études, de cantonner l'étude des liturgies chrétiennes au secteur étroit où l'enferment traditionnellement les théologiens de tradition ou de mentalité tridentine. Un décentrement initial – et une rupture instauratrice – était donc méthodologiquement sain et impératif.

Pour ce faire, on a présenté aux auditeurs un dossier consacré aux informations liturgiques – rarement prises en compte – qui se trouvent dans les comptabilités de paroisse et les registres des marguilliers entre le xiv^e et le xvii^e siècle. Le but poursuivi était de remonter, à l'aide de ces sources documentaires, jusqu'à

la liturgie réellement vécue et pratiquée, en faisant ressortir, par contraste, à quel point on ne saurait se contenter de la trame assez théorique – et fort mince, par surcroît – qu'on trouve dans les sacramentaires et les *ordines*.

Ces comptes de fabrique ont en effet permis au directeur d'études de mettre en évidence l'importance des usages qui ne laissent pas de trace – la coutume va de soi et ne s'écrit pas –, en particulier en ce qui concerne le degré de solennité des fêtes et l'importance des initiatives privées sur le calendrier liturgique public – par exemple quand un fidèle fonde par testament un Salut du saint sacrement –, l'usage du vin d'ablution destiné à éviter les sacrilèges, les essais de théâtralisation de la liturgie par les fidèles et leurs marguilliers et leur goût pour les belles liturgies, au point de ne pas hésiter à engager des frais – alors que ces paroisses ne sont pas riches – pour acheter un orgue d'occasion, leur goût pour les processions. En somme, loin d'être le monopole des clercs, la liturgie d'avant les années 1650 ne semble ni imposée par l'autorité, ni passivement subie par les fidèles, mais réellement vécue par ces derniers : les marguilliers laïcs prennent des initiatives, les desservants ne font que ce pour quoi ils sont payés.

II. Des liturgies aux liturgies

Au second semestre, on a présenté un dossier consacré à la formation liturgique du clergé latin, de part et d'autre de la grande césure des années 1650, qui voit la naissance du « prêtre séparé » à la mode tridentine. À l'aide de documents allant du début de l'époque carolingienne jusqu'à l'époque des combats autour de la bulle *Unigenitus*, en passant par les procès-verbaux de visites pastorales des XIV^e et XV^e siècles, on a cherché à montrer comment la formation au sacerdoce et à la liturgie fut longtemps plus artisanale et manuelle qu'intellectuelle ou scolaire, reposant en somme davantage sur l'ouï-dire et le voir-faire, par imprégnation et formation sur le tas auprès d'un prêtre chevronné, que sur la transmission d'un savoir livresque appris en quelques semaines dans un séminaire, dont le corps professoral a désormais pour mission de « combattre l'ignorance »⁶, puisque le catholicisme se définit maintenant avant tout comme un « système de croyances »⁷.

Les textes présentés aux auditeurs de la conférence ont permis de cerner les contours de la véritable rupture anthropologique qui s'est alors instaurée. Elle a entraîné un basculement du rapport au sacré, et en particulier à la liturgie, qui n'est plus celui des prêtres de la religion médiévale, auxquels on demandait avant tout de savoir reproduire les principaux énoncés sacrés sans trop d'erreurs et de réaliser correctement les diverses manipulations liturgiques. C'est en particulier cela qui explique l'aspect de bricolage que revêtait alors la liturgie, typiquement dans le

6. Cf. M. VAN MEERBEECK, « La sainteté sacerdotale selon Jean Soanen et ses prédécesseurs », *Chroniques de Port-Royal* (2019), p. 193-208.

7. Cf. P. GISEL, « Le christianisme antique : quel statut, quelle fonction et quelle forme du religieux ? », dans A. FREY, R. GOUNELLE (éd.), *Poussières de christianisme et de judaïsme antiques. Études réunies en l'honneur de Jean-Daniel Kaestli et Éric Junod*, Lausanne 2007, p. 377-397, ici p. 378 et p. 380.

cas, bien connu car rituellement stigmatisé par les réformateurs et les rigoristes du début de l'époque moderne, tant partisans qu'adversaires de l'Église romaine, des trop fameuses « messes à multiples visages » (*missae bifaciatae, trifaciatae*, etc.), qui consistaient à greffer plusieurs avant-messes sur une seule prière eucharistique.

On a enfin cherché à montrer comment l'absence de sens moderne du sacré, et en particulier l'interpénétration du sacré et du profane avant les années 1650 et l'arrivée des « nouveaux prêtres », peut contribuer à expliquer l'apparente faiblesse du sens du *tremendum* (la crainte révérentielle) qu'éprouvent les liturges et les fidèles et, au contraire, la familiarité – jugée excessive et régulièrement dénoncée par les auteurs des procès-verbaux de visites pastorales – qu'ils manifestent vis-à-vis des espèces eucharistiques et des autres *realia* liturgiques.

III. Étude de cas : un formulaire votif tardo-antique et ses avatars médiévaux

Enfin, on a terminé l'année en présentant aux auditeurs de la conférence les résultats d'une recherche entreprise en vue de participer à un workshop co-organisé par Madame Sabine Frommel (EPHE-SHP) et le Pr. Holger A. Klein à l'Université Columbia de New York les 25 et 26 avril 2019, autour du thème : « Temple–Synagogue–Church–Mosque : Connections, Interactions, and the Politics of Conversion ». La contribution du directeur d'études a consisté à réexaminer un formulaire de messe « pour la dédicace d'un lieu qui auparavant était une synagogue » (« Orationes et preces in dedicacione loci illius ubi prius fuit synagoga »), qui apparaît dans la documentation pour la première fois dans le « sacramentaire gélasien ancien », donc autour de 740 et en Gaule. On a cherché à redater ce formulaire, généralement considéré comme postérieur à l'épiscopat de Grégoire le Grand (590-604), et à montrer qu'il avait plus vraisemblablement été mis au point à Rome, dans les *tituli*, donc hors du cadre de la liturgie épiscopale, entre le milieu du IV^e et celui du VI^e siècle, c'est-à-dire à l'époque de l'apogée de la concurrence et des tensions – volontiers violentes, conformément à l'*ethos* religieux général à cette époque – entre communautés juives et chrétiennes dans l'*Urbs*.